

## Mais où sont les lettres d'antan?

La Littérature et le reste d'André Brochu / Gilles Marcotte  
André Brochu / Gilles Marcotte, *La Littérature et le reste* (livre de lettres), coll. « Prose' exacte », Montréal, Editions Quinze, 1980, 185 p.

Gabrielle Poulin

Numéro 20, hiver 1980–1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, G. (1980). Mais où sont les lettres d'antan? La Littérature et le reste d'André Brochu / Gilles Marcotte / André Brochu / Gilles Marcotte, *La Littérature et le reste* (livre de lettres), coll. « Prose' exacte », Montréal, Editions Quinze, 1980, 185 p. *Lettres québécoises*, (20), 81–83.

## MAIS OÙ SONT LES LETTRES D'ANTAN ?

### La Littérature et le reste

d'André Brochu/Gilles Marcotte

*Chaque feuille a son ombre  
Patiente  
Qui la dévore<sup>1</sup>  
Roman (A. Brochu)*

(L'automne est rouge, cher ami ; nos érables s'en vont à la dérive dans le vent. Bientôt, il ne restera plus ici que des ombres grelottantes . . .) Que le lecteur se rassure bien vite : je mets ce début de lettre nostalgique entre parenthèses et, dans un dernier sursaut romantique, je le jette à la rivière, avec l'espoir secret que, cette nuit même, mon billet inachevé s'en ira se perdre parmi les reflets enfin confondus des deux rives. Qui sait s'il n'atteindra pas le lac des Deux-Montagnes, la rivière

des Mille-Îles, le fleuve, l'embouchure de la Saint-François . . ., avant que l'Outaouais glacé ne se referme sur nos ombres. Il faut être de son temps, me dis-je. Qui écrit des lettres aujourd'hui ? L'interurbain, c'est tellement facile (comme si vous y étiez !). (. . .) Nous raccrochons. Voilà, c'est fait. Les paroles s'envolent. Se sont envolées. Restent seuls, autour de ma fenêtre refermée, un peu de nostalgie et, heureusement ! sur ma table fidèle, des écrits. Lisons.

Tiens, voici un livre<sup>2</sup>, vert comme le printemps, coupé de deux lignes noires, parallèles, presque agressives dans leur détermination sombre de durer, de haut en bas ou de bas en haut, d'un infini à l'autre, sans jamais devoir se rencontrer ; des rives opposées, solides, que ne menace aucune érosion. Entre les deux, comme sur une table, à égale distance des partenaires encore invisibles, quelqu'un a installé le carré parfait du tablier (jeu d'échecs ou jeu de dames ?). La table est longue et vide, accueillante à toutes les constructions et à toutes les transactions : à la dernière minute, l'on décidera peut-être de jouer au monopoly. Pourvu, pourvu que cette figure géométrique en attente n'incite pas ces messieurs à réinventer



Gilles Marcotte

Photo : Kéro

le « carré sémantique », histoire d'en faire une machine « pour capter l'infini-du-sens » ! Les parieurs s'avancent, se serrent la main avec, il me semble, un clin d'oeil malicieux sinon complice. Ils s'installent et . . . (Ah ! non, *c'est pas possible !*) sur le carré vide, ouvert à tous les hasards, promis à toutes les aventures, vivant et frémissant déjà dans la fièvre à venir des audaces, des risques, du tout pour le tout, comme sur un humble, tranquille, terne et docile sous-main, chacun a déposé son écritoire. Ont-ils joué à pile ou face le privilège ou la responsabilité de commencer ? Peut-être, en hommes de lettres consciencieux et logiques, ont-ils tout simplement confié à l'ordre alphabétique la destinée de leur correspondance : Brochu/Marcotte. Le sort en est jeté. Le plus jeune commence. A commencé. Un jour de printemps (qu'est-ce que je disais ?) du mois de mai 1978. Le 24, puisque ce fils fidèle/rebelle de Saint-Eustache, cher Gilles, vous le savez, connaît l'histoire de son pays, par *coeur* et sur le bout de ses *doigts*. La correspondance, qui comprend en tout dix-huit lettres, s'étendra sur sept saisons. Les deux têtes, qui ont placé entre elles l'écran ou le miroir de la page blanche, se redresseront bien avant le printemps clair-ambigu de 1980. Le 10 octobre 1979, en effet, le moins jeune des deux épistoliers, qui est peut-être, comme il se doit, le plus raisonnable, y mettra le point final, cher André, en toute amitié.



André Brochu

Photo : Kéro



## CHASSEURS, SACHEZ . . .

Devoir tenir compte, tout le temps que durera cet échange de lettres, de tant de lecteurs à venir (dans une prévision plutôt conservatrice, G. Marcotte en espère bien quatre ou cinq . . .), dont les ombres tournent déjà sur leurs feuilles au rythme des heures et des saisons, attirés par la renommée littéraire de deux « bons critiques » (j'aurais dit « grands », mais G. Marcotte encore affirme péremptoirement (p. 149) que, « chez nous, au Québec, il n'y en a pas » . . . de grands) ; devoir composer donc avec la présence de ces témoins curieux, ce n'est pas le moindre mérite des deux auteurs. À moins que, rompus aux méthodes d'une habile pédagogie, les professeurs Brochu et Marcotte, n'aient instinctivement et insensiblement favorisé le glissement du pluriel de majesté vers le pluriel tout court. *On se plaint quelquefois des écrivains qui disent toi. Parlez-nous à nous, leur crie-t-on. Hélas ! quand je te parle à toi, je vous parle à vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! insensés, qui croyez que vous n'êtes pas toi !* À nos risques et périls, prenons donc pour acquis que Gilles Marcotte nous invite à lire par-dessus son épaule les épîtres lucides, ferventes, voire passionnées, de son jeune collègue. Quand nous faisons le tour de la table, l'auteur du *Roman à l'imparfait* se penche à son tour sur ses feuilles ; il touche du bout de sa baguette magique le miroir que l'autre prétend ouvert sur l'infini, avec l'espoir de tempérer le zèle trop ardent de son vis-à-vis, et il nous suit du coin de l'oeil, lui aussi, en guettant nos réactions. Il soupçonne que nous ne sommes pas tous très familiers avec le vocabulaire très spécialisé de la toujours nouvelle critique, que sur les « quatre ou cinq lecteurs » souhaités/appréhendés, la moitié peut-être, dont je suis, n'a qu'une connaissance très profane et tout approximative des modernes concepts de la théorie littéraire : « Mais attention, ne soyez pas trop savant : Some of these days / You'll miss me . . . » Ce que je traduirais spontanément par ce refrain de mon adolescence romantique :

À quoi bon tous ces grands mots  
Calmez ce bruyant délire  
Car ça fait peur aux oiseaux (bis).

André Brochu, qui dit ne pas savoir l'anglais (après tout, il n'est pas né à Sherbrooke), a tout de même bien compris le message. Le poète, qu'il a un jour été, qu'il est toujours, prépare pour son lecteur un filet de sa confection. Si, comme il l'affirme, « la vérité première, c'est celle, intime, du fantasme et [que] le réel n'a qu'à s'y plier » (31), pourquoi le critique ne deviendrait-il pas un « poète d'idées » ? Pousser le paradoxe jusqu'au bout. Le poète André Brochu tisse les mailles du filet. Il ne peut plus parler ; il chante :

*L'oeuvre brasse le monde, le redi-  
pose en pluie de mots qui sont les  
choses éblouies, pourvues d'un nou-  
vel orient. Cet orient c'est le désir,  
qui est le sang du vécu. C'est depuis  
lui que les mots et les choses, conciliés,  
entrent en perspective de fête.*  
(55)

Ce chant est séduisant. Les oiseaux reviennent. Ils ne s'éloigneront plus.

## LE PIÈGE PIÉGÉ

Même si la *Littérature et le reste* se présente comme un « livre de lettres » et que ce genre littéraire suppose de la part de ceux qui le pratiquent une volonté de dialogue, beaucoup de naturel et de spontanéité, il est quand même possible de dégager trois parties bien nettes dans ce recueil. Il serait même tentant de voir, dans cette division tripartite, le mouvement dialectique : thèse, antithèse, synthèse et (mais là, je résiste) le triptyque englobant : crise, régression et transgression, dont la lettre d'André Brochu, du 25 juin 1979, qui développe les trois types de discours de Roquentin dans *la Nausée*, constituerait une mise en abîme . . .

C'est le *Roman à l'imparfait* de Gilles Marcotte, qu'André Brochu décide de choisir comme tremplin de départ pour prendre son élan et entraîner un Marcotte prudent, voire un peu réticent, à le suivre dans ses sauts ou ses plonges. Cette première partie se termine à la page quatre-vingt-trois. Brochu, qui n'a pas réussi à convaincre Marcotte de quitter le roc sur lequel il s'appuie, rentre dans sa chambre et se replonge dans *la Nausée*, qui fut la grande découverte de sa quinzième année et la passion toujours nouvelle de

ses trente ans. Marcotte est intéressé. Il se laisse attirer « dans la maison de Sartre Jean-Paul ». C'est le volet central du triptyque, le plus riche, comme si une lampe cachée projetait sur les deux épistoliers et sur leur page blanche une clarté nouvelle, entourée d'une ombre féconde et tenace dans laquelle les deux critiques se sentent à l'aise et peuvent écrire les pages les plus convaincantes de leur recueil. Après cette entrée par effraction dans la maison de Roquentin, à partir de la page cent quarante-six, ainsi que le souhaite André Brochu, les deux auteurs décident de s'interroger sur les pouvoirs de la critique. Ils rentrent donc dans leurs terres plus décidés que jamais à cultiver leur jardin. Mais à trop fréquenter les philosophes . . . Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin . . . « elle conservera un petit goût de fond marin . . .<sup>4</sup> » Ce sont eux encore oui, mais « un peu étrange [s], étranger [s], délesté [s] de leur propre poids . . .<sup>5</sup> » Celui qui croit se refuse à parler de l'infini : il est prudent, sceptique, un peu désabusé (les voyages assagissent la jeunesse) ; celui qui ne croit pas soupire après l'eau vive. Il souhaite que le critique unisse « les savoirs *en vue* de l'oeuvre, par la grâce de l'écriture, dans une visée plus intuitive que rationnelle » (156). « Jérémies de fin matois », « optimisme des dépressifs » ? Comment ne pas admirer des jérémiades si bien formulées ? Et le grand rêve d'un livre total de ce que Brochu appelle la *raison québécoise*, l'on se prend à souhaiter qu'il s'écrive. À le croire. Le dernier mot revient à Marcotte, le « journaliste », qui voit des fils qui pendent partout dans sa dernière lettre et qui ne tentera « pas de les nouer l'un à l'autre. Écrire des lettres, n'est-ce pas consentir au non-fini ? J'y ai pris bien du plaisir », conclut-il (185).

## L'OMBRE ET LA PROIE

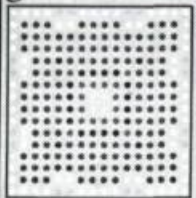
Moi aussi, chers critiques, j'ai pris bien du plaisir à lire par-dessus vos épaules ces lettres que vous faisiez mine de vous écrire en cachette. Ne craignez rien : je n'éventerai pas la mèche. Je renonce à lire à haute voix, du haut de cette tribune qu'est la chronique sur l'essai, sur laquelle je monte trop peu souvent pour m'y sentir



# la littérature et le reste

(livre de lettres)

andré brochu/  
gilles marcotte



Quinze/prose exacte

parfaitement à l'aise, ces lettres que j'ai lues en secret. Elles ne se lisent qu'à voix basse. Lentement. Alors, on se découvre tour à tour songeur, perplexe ou admiratif. On se surprend à applaudir au talent avec lequel, dans la première partie, des écrivains ont brossé la toile sur laquelle se détache le roman québécois dans sa dimension *fondatrice* qui suppose « l'expression d'un imaginaire collectif » (14) ; à leurs trouvailles lapidaires pour caractériser le roman récent qui serait le roman expressif, subjectif : « JE PEUX RÊVER, voilà, selon Brochu, ce que dit le roman récent, faute de pouvoir affirmer : « VOILÀ CE QUE NOUS SOMMES. » L'on est pris par la discussion, au point de chercher à interrompre les partenaires pour mettre son grain de sel sur l'un ou l'autre des deux plateaux de la balance sur lesquels ils essaient, sans la mutiler, de mettre l'oeuvre en rapport avec le réel, ou encore de peser, en les opposant, leurs deux infinis. Sous la direction du professeur Brochu, l'on est amené à relire *la Nausée*, cette « refonte géniale de deux textes (collectifs) antérieurs : les textes naturaliste et romantique » (86). L'on ose même s'aventurer à sa suite sur les diagonales solides, mais glissantes, du carré logique au moyen duquel il rend compte de l'organisation du champ des significations de *la Nausée*. Cette relecture guidée prépare le

lecteur à saisir le lien entre « le scénario existentiel particulier à *la Nausée* et la syntagmatique du vécu », tel que l'expose André Brochu dans la lettre suivante. Gilles Marcotte, qui n'a jamais été atteint par « les acides sartriques », marche lui aussi. Jusqu'à un certain point. Car il exprime des doutes sérieux sur la capacité de *la Nausée* d'atteindre à la Beauté, Sartre, selon lui, ne se décidant jamais à quitter complètement le terrain des raisons. Un Sartre sourd, ironique, calculateur ? « Les oeuvres de Beauté sont celles qui portent à l'imitation. On n'imité pas *la Nausée*. » (132).

Il faut quelques minutes pour réaccclimater son oeil à la lumière naturelle et aux vastes espaces, voire à l'infini, en quittant le microscope et la planche de dissection carrée où les deux expérimentateurs ont réexaminé les pensées de Roquentin. Si le critique doit pouvoir analyser, il doit aussi savoir écrire : « La critique est affaire d'écriture », déclare André Brochu, qui a toujours espéré, qui espère encore « en la possibilité de déboucher, à partir de l'oeuvre [...] sur une compréhension en quelque sorte absolue de [lui]-même et de l'univers, de la totalité » (171). Gilles Marcotte, qui aura le mot de la fin, sinon le dernier, éprouve un peu de vertige sur les hauteurs. Son impatience le pousse à chercher ce que telle oeuvre particulière, ce que la littérature « fabrique dans le monde, pour le monde, contre le monde » (178).

Voilà. Les deux épistoliers referment leur écritoire. Ils se lèvent, se serrent la main et s'en vont, chacun de son côté, sur deux voies parallèles. L'un, « celui qui [croit] », à pas comptés et mesurés, guette la Beauté, « en bas » ; l'autre « celui qui ne [croit] pas », fait de grandes enjambées, soupire, « monte à l'échelle », monte de plus en plus haut, à la recherche de l'infini. « Qu'importe comment s'appelle cette clarté sur leur pas » ! Je dépose, sur ma table, la liasse de lettres qu'ils nous ont adressées avant de repartir. Devant ma fenêtre, cher ami, les feuilles pourpres filent comme des étoiles. Je sais que, sur le sol, chacune projetée déjà « une ombre patiente » qui s'apprête à la dévorer. Une feuille ? Une page redevenue blanche, dans l'attente d'une nouvelle vie. Pour le moment, la saison

et l'heure sont à la littérature. La littérature . . . et le reste qui nous est donné par surcroît.

Gabrielle Poulin

1. André Brochu, « Presque mélancolie », dans *Privilèges de l'Ombre*, Montréal, l'Hexagone, 1961, p. 19.
2. André Brochu/Gilles Marcotte, *La Littérature et le reste (livre de lettres)*, coll. « Prose exacte », Montréal, Éditions Quinze, 1980, 185 p.
3. Gilles Marcotte, *Le Roman à l'imparfait*.
4. André Brochu, *Adéodat I*, roman, coll. « Romanciers du Jour », P-91, Montréal, Éditions du Jour, 1973, 11.
5. Gilles Marcotte, *Un voyage*, récit, coll. « L'Arbre », Montréal, HMH, 1973, 184.

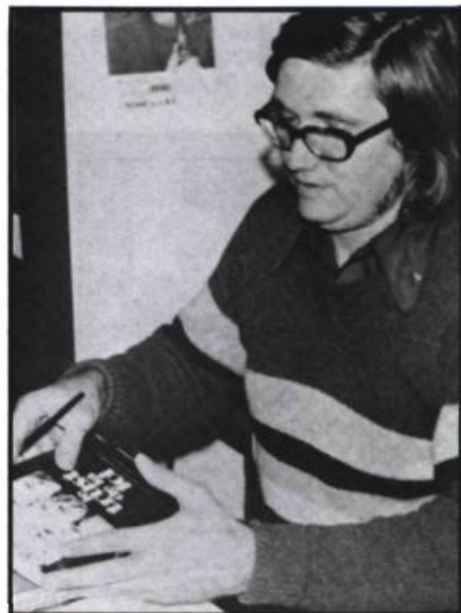


Photo : Athé

## DENIS MONIÈRE

a été élu président de l'Union des Écrivains québécois en remplacement de Louis Caron, à l'assemblée générale du 16 octobre 1980. Ont également été élus directeurs, Madame Claire de Lamirande et Monsieur Jacques Renaud. Le mandat des deux autres directeurs, André Roy et Guy Cloutier se termine en 1981.